

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Bertrand Gauthier, un éditeur de livres et disques pour enfants

Michèle Huard

Volume 2, numéro 3, automne 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13042ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Huard, M. (1979). Bertrand Gauthier, un éditeur de livres et disques pour enfants. *Lurelu*, 2(3), 18–19.

LIBRAIRIE - ÉDITION - LIBRAIRIE - ÉDITION

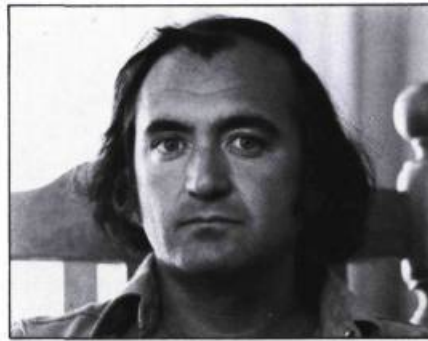
Bertrand Gauthier, un éditeur de livres et disques pour enfants

par Michèle Huart

La courte échelle ... vous rappelez-vous ce jeu qui consiste à prêter ses mains à un autre afin qu'il se hisse et franchisse un obstacle ? Sachez désormais que c'est aussi le nom évocateur qu'a choisi Bertrand Gauthier, il y a plus d'un an, pour sa maison d'édition spécialisée dans le livre et le disque pour enfants. L'entretien que je vous livre fut pour lui une occasion de faire le point.

Quand Bertrand Gauthier me proposa tout naturellement de me donner un aperçu historique de la maison, il répondait du même coup à ma première question, à savoir comment on devient éditeur de livres pour enfants. Confortablement installé dans sa berçante, cet homme de trente-quatre ans me raconta un peu son cheminement.

"Après avoir enseigné pendant cinq ans au secondaire (car il semble que les femmes s'occupent des enfants de douze ans et moins, et qu'après les hommes prennent la relève), je me suis retrouvé au ministère de l'Éducation, plus précisément au S.G.M.E. (Service général des moyens d'enseignement), où j'ai travaillé à produire des documents audio-visuels. Pour mon premier projet, j'ai fait un tour du Québec par la parole afin de produire une collection de disques qui s'appelaient "Quand on est au proche" et qui montrait la langue parlée de chacune des régions du Québec. L'année suivante, il y avait une autre série de disponible. Il s'agissait d'une collection de disques qui ferait le tour de la littérature pour enfants et qui servirait de document de base aux enseignants. Cela m'a intéressé et j'y ai travaillé pendant deux ans. J'ai lu à ce moment-là des centaines de livres : des classiques jusqu'aux choses plus récentes et fort différentes que commençaient à produire certains éditeurs, en France et aux États-Unis. Selon moi, ils tombaient, par un esthétisme poussé et des textes très symboliques, dans un degré d'abstraction extrême. A travers tout ça, j'ai moi-même commencé à écrire pour les enfants. Puis, au cours de ma quatrième année au ministère, j'en ai eu assez de faire des documents qui restaient sur les tablettes et j'ai décidé de devenir mon propre producteur."



Ainsi donc, en 1974, il s'associe à Réal Tremblay pour fonder Le Tamanoir, compagnie de production de disques, films et disques pour enfants. Ce n'est que plus tard, suite à la rencontre de Jacques Côté qui leur remet trois manuscrits d'adaptations de contes traditionnels, que leur viendra l'idée d'éditer pour les enfants. N'ayant aucune formation ni expérience dans l'édition, ils approchent Victor Lévy Beaulieu qui détient lui-même (aux éditions de l'Aurore) trois maquettes de livres pour enfants (les deux premiers de Ginette Anfousse ainsi que *Perles de pluie*). L'idée de coéditer une nouvelle collection germe alors. Mais quelques mois plus tard, l'Aurore se retrouve, à cause de graves ennuis financiers, dans l'impossibilité de publier quoi que ce soit. Le Tamanoir renégocie donc la reprise des manuscrits et décide de les éditer, seul, tous les six. Après de nombreuses démarches à Québec afin d'obtenir une subvention de démarrage, Le Tamanoir devient — aussi — une maison d'édition de livres pour enfants.

"Au cours des quatre années qui ont suivi, Réal Tremblay et moi avons publié treize livres. Puis, au printemps 78, une scission s'est avérée nécessaire : après quatre ans on ne s'entendait plus sur les orientations futures du Tamanoir, il a fallu prendre chacun nos avenues. Comme j'étais le seul à être vraiment attaché au matériel pour enfants, j'ai gardé les livres et les disques pour les jeunes. Puis, quelques mois plus tard, comme je ne voulais plus être associé à toute démarche future du Tamanoir, j'ai dû changer le nom de ma compagnie. J'ai trouvé un nom qui est plus associé au monde des enfants : La courte échelle.

— Est-ce que cette scission a modifié l'orientation de votre maison d'édition ?

— Non, absolument pas. La courte échelle est la continuation logique de ce

que j'avais entrepris au Tamanoir. Je veux d'ailleurs mentionner à cet effet que neuf des titres parus ont été réimprimés cette année au nom de La courte échelle. Les choix que j'ai faits sont à long terme. Par exemple, en ce qui concerne la reliure des livres, la couverture est souple, brochée. Ceci pour deux raisons : la première c'est que je ne veux absolument pas produire des petits bijoux d'objets qui se vendraient à des prix exorbitants, car je suis tout à fait opposé à cet aspect élitiste qu'entretiennent beaucoup d'éditeurs dans le domaine du livre pour enfants; la seconde en est tout simplement une d'économie d'énergie.

— Pourriez-vous essayer de définir les valeurs que tente de véhiculer votre maison d'édition ?

— J'essaie de transmettre aux enfants ce que moi, comme éditeur, je considère les valeurs les plus actuelles au Québec et, par le fait même, dans le monde — car le Québec est à l'heure du monde. Il semble qu'en général, dans un livre pour enfants, on puisse parler de tout ce qui est passé et de tout ce qui est futur, mais difficilement de ce qui est présent. Cet état de choses est d'ailleurs caractéristique du monde du livre, puisque les autres media ne se gênent pas pour reproduire le rythme effréné de la société contemporaine jusque dans son aboutissement, la violence. J'essaie donc de faire passer par "mes" livres un rythme beaucoup plus lent, plus tendre aussi. Il ne s'agit pas d'enfermer les enfants dans des ghettos roses et bleus; je crois, au contraire, qu'il faut permettre aux enfants de vivre des expériences qui leur serviront d'outils, après, pour vivre dans le monde. C'est important que l'enfant fasse sa propre réflexion et qu'il apprenne à s'assumer. J'essaie d'apporter un souffle nouveau. Mais si j'allais au bout de ce que moi, en tant qu'individu, je crois, ce serait sans doute une charge émotive contre tout le système. J'ai déjà dit que ma maison d'édition possède à peu près un pour cent du radicalisme que j'ai en propre, et c'est cet équilibre que je veille à garder en essayant de tenir compte de toutes les tendances.

— Mais selon quels critères évaluez-vous un manuscrit ?

— J'essaie d'abord d'éviter les plus gros stéréotypes que je ne crois pas devoir répéter. Par exemple, je n'accepterais jamais de publier une histoire — aussi fascinante soit-elle — où un petit garçon et une petite fille évolueraient du début à la fin dans une cellule familiale traditionnelle. Non pas que je veuille mener une charge contre la famille, mais il y a de plus en plus d'enfants qui vivent une situation différente et je crois qu'il faut en parler. Le sexisme est aussi absent des livres que je publie : je veux que l'on parle de la personne humaine plus que des rôles. Je veux aussi que dans les livres pour enfants la présence et l'image du corps soient sexualisées, sensualisées. Je ne crois pas qu'il y ait des sujets tabous, il n'y a que des formes taboues.

En fait, j'aime que les auteurs parlent directement aux enfants sans passer par des schémas familiaux. Si un auteur parle de lui, raconte ce qu'il vit, sans altérer ou diminuer le contenu émotif de son vécu, l'enfant ne sera touché que plus directement. Je trouve que la plupart des livres pour enfants manquent d'émotion. Il y a bien les personnages féminins qui expriment leurs sentiments mais, le plus souvent, ce sont des sentiments de pitié, de compassion; quant aux hommes, ils paraissent érudits et insensibles. Or je crois que, si le niveau de langage doit être surveillé, le niveau d'émotion, lui, doit rester égal. Il y aura toujours de la place pour tous ceux qui ont quelque chose à dire et qui font un effort pour le dire à leur façon, de manière originale : les textes de Grand-père Cailloux, par exemple, sont très différents des miens.

J'essaie d'être le plus objectif possible. D'ailleurs, lorsque j'hésite, je donne le bénéfice du doute au projet et je consulte d'autres personnes. Mais je préfère me tromper en prenant des risques qu'en choisissant quelque chose de trop classique, de trop assis, car de la littérature conventionnelle il y en a assez sans que je vienne en ajouter.

Parallèlement, je tiens beaucoup à la tradition orale que je considère, avant même l'arrivée du livre, comme notre véritable littérature pour enfants. C'est avec l'urbanisation que l'importance du conteur a diminué et que les livres ont commencé à apparaître. Toutefois, le conte écrit a été beaucoup influencé et bien souvent emprunté directement à la France, et on n'y reconnaît bien souvent rien de la culture populaire d'ici. C'est



finallement un problème de classes sociales. C'est pour redonner aux enfants cette connexion avec 1920 et avant, notre tradition et les conteurs, que nous allons continuer de publier des contes populaires. Il y a aussi en préparation une série sur la poésie d'ici : des chansons et des textes de Gilles Vigneault, Félix Leclerc, Raymond Lévesque seront mis en images.

— Au cours de ces cinq années, comment votre attitude en tant qu'éditeur a-t-elle évolué ?

— En général dans la vie, quand tu fais quelque chose, tu penses que c'est bien bon, que c'est ça que le monde attendait — mais tu t'aperçois que ce n'est pas comme ça que les choses se passent. Si tu fais quelque chose, il faut que tu fasses comme si personne sur terre n'était gagné — pas même tes proches. Il faut que tu fasses comme si personne n'était au courant et comme si ça ne répondait à rien . . . Alors là tu as des chances de faire tranquillement ton chemin. Mais la première fois, tu deviens très agressif envers tout le monde : le libraire qui n'a pas tes livres sur ses rayons, le client qui n'en remarque rien, etc. Il faut apprendre que rien n'est gagné. De plus, vivant au Québec, on est dans une situation de colonisé par rapport aux Français qui contrôlent les grands réseaux de distribution. Tu fais un livre et il faut que tu le fasses distribuer par les Français. Pendant deux ans j'ai été très agressif parce que je trouvais ça inadmissible — et, de fait, c'est inadmissible — mais c'est un problème politique : on est au Québec et on ne possède pas son territoire. Il faut vivre avec ça. On est dans une période où on a à mettre en place des structures qui nous appartiennent. Maintenant je m'inscris à long terme, comme si après trente ans

j'avais réalisé qu'il n'y a pas d'urgence. Aujourd'hui, si je réalise que mes livres ne sont pas là, je me demande comment m'organiser pour les y installer; même si cela prend un an, quand ils rentreront ce sera pour de bon. Par exemple, à l'automne, on va faire des présentoirs durables; chacun portera une cinquantaine de livres qui seront ainsi mis en évidence.

Cette année, on a aussi commencé à s'occuper de diffusion, beaucoup. En même temps que j'ai fondé La courte échelle (maison d'édition), je me suis associé à une autre personne pour mettre sur pied Les diffusions la courte échelle. Cette compagnie est distributeur exclusif des disques et livres-disques. C'est une façon d'exercer un contrôle et de voir à ce que nos produits soient bien représentés.

En fait, un fois que la confiance dans le produit est acquise — et je sais maintenant, pour être allé à Bologne cette année, que les livres de La courte échelle sont de qualité internationale — j'ai décidé de foncer et de prendre mon marché d'assaut en organisant la distribution et en faisant de la promotion. La distribution est l'affaire des Diffusions, dont c'est la raison d'être; côté promotion, nous imprimons deux à trois fois par année des posters couleur que nous distribuons gratuitement; certains seront conceptuels, d'autres mettront l'accent sur un produit quelconque — car il faut à la fois avoir une image globale de prestige et personnaliser nos productions. J'ai aussi demandé à nos auteurs d'aller partout : à la radio, à la télévision, dans les écoles . . . et de manifester leur présence le plus possible. La courte échelle est la seule maison d'édition québécoise spécialisée dans le livre et le disque pour enfants, et c'est peut-être ce qui nous différencie le plus des autres éditeurs pour qui cela n'est qu'un secteur et qui ont le plus souvent une attitude passive. Les Québécois ont un goût profond d'acheter québécois, alors faisons un effort pour que nos livres se vendent. J'ai décidé d'utiliser le temps que je perdais autrefois en discours dénonciateurs, et je n'ai plus aucun blâme à porter contre les structures en place.

Si dans vingt ans — que je sois là ou pas — il existe une maison qui s'appelle La courte échelle, qui a à son catalogue cinquante livres, soixante livres, et, qui sait ? peut-être des films, il y aura une structure d'accueil pour les créateurs et les auteurs d'ici qui ont le goût de faire quelque chose. ■